

Le chant du cygne des Amérindiens

Le Courrier / Par José Antonio Garcia Simon / Le 23.06.17



Indiens creusant des percussions dans des troncs, entre 1930 et 1945.
WIKICOMMONS / BOSTON PUBLIC LIBRARY

Un essai de 1926 traduit et réédité par Allia explore la fonction sociale du chant et de la musique chez les peuples autochtones d'Amérique du Nord.

«Nous comprenons mieux les gens si nous connaissons leur musique, et apprécions davantage la musique si nous comprenons les gens», lit-on dans *Les Indiens d'Amérique* et leur musique, de l'ethnomusicologue étasunienne Frances Densmore (1867-1957). Des lignes qui ont valeur de manifeste: comprendre pour apprécier, apprécier pour comprendre. Démarche qui, lors de la parution initiale du livre en 1926, s'opposait radicalement au mépris affiché par les Etats-Unis vis-à-vis de ses populations autochtones.

L'auteure fait une brève présentation des modes d'organisation politique, sociale de la myriade de tribus (342!) peuplant le territoire étasunien. On apprend que, parmi cette extraordinaire diversité, opère une sorte de division du travail, certaines peuplades se spécialisant dans l'agriculture, d'autres dans la médecine, d'autres encore dans la guerre ou la musique; que «contrairement à une idée répandue», leurs langues s'avèrent capables d'exprimer toutes sortes de nuances, dotées d'un riche vocabulaire tout autant que d'une grammaire complexe et méthodique; ou que la propriété privée, amenée par les colons, ne peut qu'entrer en conflit avec leur partage communautaire des terres.

Rien de banal ou gratuit

Après cette mise en train, Densmore passe à l'analyse musicale proprement dite, se basant sur un corpus constitué essentiellement de chansons – la musique instrumentale semblerait n'avoir chez les Indiens d'Amérique qu'une incidence occasionnelle. La singularité de cette tradition est que le chant a un but déterminé, «pour soigner les malades, pour s'assurer le succès à la guerre et à la chasse», ou pour toute entreprise dépassant les capacités des individus. Donc rien de banal ou gratuit dans le fait de chanter: sa fonction est éminemment sociale. L'auteure peut ainsi effectuer une classification entre trois types de chansons: pour enfants (les berceuses); individuelles; d'amour.

Ces dernières étaient rares parmi les Indiens jadis – il faudrait en réalité considérer leur émergence comme résultant de l'influence occidentale. La seconde catégorie, en revanche, est cruciale et se divise à son tour en trois sous-catégories: les chansons reçues en rêve (lesquelles ont un caractère initiatique, marquant souvent le passage à l'âge adulte ou alors consistant en une invocation des esprits en cas de détresse); les chansons achetées, ayant trait généralement au traitement de maladies (celui qui vend la chanson reçoit une compensation pour partager un tel pouvoir); les chansons d'éloge, qui louent les hommes ayant fait preuve de grandeur ou les héros du passé.

L'oreille occidentale déroutée

Il ne faut pour autant oublier la musique en soi. A ce titre, les Indiens disposent de deux types d'instruments: à vent (le sifflet et la flûte) et à percussion (le tambourin, le grand tambour – ici la présence de plusieurs hommes est nécessaire au jeu –, le «tambour d'eau», lequel est rempli d'eau durant la prestation musicale). La baguette étant le complément nécessaire au jeu de tambour.

Deux éléments rendent ces chansons difficiles d'écoute, de prime abord, pour l'ouïe occidentale. D'une part, transcrites dans notre système de notation, la majorité d'entre elles «comportent des mesures binaires ou ternaires alternant ponctuellement», et ce de façon irrégulière, avec des mesures asymétriques. D'autre part, dans leurs chants les Indiens gardent «simultanément deux rythmes, l'un avec la voix et l'autre avec le tambour», d'une synchronie plutôt accidentelle. Là où l'Indien perçoit de la maîtrise, l'occidental entend de la dissonance.

Les éditions Allia ont pour habitude de récupérer de magnifiques textes oubliés ou méconnus du grand public. C'est le cas ici. Mais vu l'ancienneté de l'étude, la particularité du sujet, accompagner les analyses de Densmore d'une étude critique les mettant en perspective aurait aidé le lecteur à se faire une meilleure idée en la matière. Comment de telles recherches se sont vues enrichies, par exemple? Ou est-ce vrai, comme le suggère la fin du livre, que c'est là une musique en voie d'extinction? Sous quelles formes alors aurait-elle survécu? Des doutes qui n'entravent pas le plaisir de parcourir ces contrées musicales lointaines.

Frances Densmore, *Les Indiens d'Amérique et leur musique*, trad. de l'anglais par Julien Besse, Ed. Allia, 2017, 176 pp.